Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 47

Artikel: Le devoir
Autor: Devreton, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256346

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

coucher sur son bureau et sur son livre. Cette attitude est mauvaise à plusieurs points de vue. D'abord, le développement de la poitrine est compromis, la respiration entravée. Et cette fonction essentielle ne s'exerçant pas normalement, l'enfant dépérit, devient nerveux, perd la mémoire et tombe dans sa classe au dernier rang, après avoir quelquefois occupé le premier.

Obligez l'enfant à se tenir droit, les épaules reportées en dehors, si cela est nécessaire, mettez lui de temps en temps un bâton sous le bras et recommandez-lui de se promener en faisant de profondes inspirations, la bouche fermée. Les exercices respiratoires bien conduits peuvent transformer un enfant, provoquer un développement régulier, redresser une colonne vertébrale qui se dévie, etc. Un autre inconvénient de cette attitude, les yeux trop près du livre, c'est de provoquer la myopie. Mêmes conseils aux enfants qui apprennent à coudre et à écrire. Les yeux sont un instrument trop nécessaire pour que la négligence soit excusable en ce point.

Bien des enfants ne se donnent pas la peine de se tenir à proximité de la lumière ou lisent le soir quand le jour est devenu insuffisant. Autre habitude à combattre pour une mère soucieuse de ménager la vue de son enfant.

Regarder ni de trop près ni de trop loin, de manière à ne pas fatiguer les muscles qui sont chargés d'accommoder notre œil aux objets visibles, c'est un principe dont on ne devrait jamais se départir.

Enfin, nombreux enfants sont gauchers ; apprenez-leur à se servir de leur main droite de préférence. Ne souffrez pas qu'ils tiennent leur couteau, leur fourchette, etc., de la main gauche. Il est difficile de calculer à quel point une infériorité de la main droite leur serait préjudiciable dans la suite.

Nous avons la mission de former de futurs hommes et de futures femmes. Nous manquerions à notre devoir si nous laissions une faculté quelconque s'amoindrir ou même perdre quelque chose du développement auquelle elle a droit.

LE DEVOIR

I

Un vilain temps pour un facteur rural... Le vent soufflait, un vent du Nord, glacial et âcre, qui ramassait la neige et la promenait en tourbillons sur les champs ; de petits flocons se balançaient encore dans l'air comme s'ils tombaient à regret de ce ciel bas qui écrasait la terre de son immensité de plomb. La pleine s'étendait, monotone et blanche, tachée par places par le gris sombre de quelques maisons, trouée, çà et là, par les échalas noirs des vignes. Les arbres, dépouillés, se rapetissaient dans les lointains de la perspective. Il y avait une tristesse funèbre épandue dans l'air comme si la nature avait pris à jamais le deuil des beaux jours. Et l'on éprouvait cette impression d'abattement et de mélancolie qui saisit le voyageur dans les plaines russes...

II

Jean Huret, facteur à Saint-Pierre, petit village du Dauphiné, était parti comme d'habitude pour sa tournée. Il suivait un chemin étroit, au ras des champs, bordé d'une double rangée de treilles qui semblaient, ce jour-là, mortes, tuées par le froid. Et, tout en marchant, il se rappelait avec amertume les matins magnifiques du printemps, la saison si lente à revenir au gré de son impatience, où, sous le bon soleil, tout s'animait d'une nouvelle vie. Alors les blés encore verts s'étendaient de tous les côtés, à perte de vue, pareils à une mer de verdure qui avait aussi des remous de vagues ; les fauvettes, cachées dans de maigres touffes de buissons, répondaient aux alouettes qui montaient bien haut, vers le ciel, chantant l'air pur et la liberté. Et la terre — la grande nourricière — qu'il aimait avec la passion farouche du paysan, exhalait, ces matins, une odeur grisante et fraîche, un parfum d'humus en travail qui dilatait décicieusement sa poitrine. Comme il faisait bon respirer cette odeur !... Mais aujourd'hui, quel chien de temps !

Et Huret, si brave qu'il soit, bougeonne tout en allant aussi vite qu'il peut dans cette neige où il enfonce jusqu'à mi-jambe. Parfois il glisse et se retient avec son bâton de cornouiller. En somme, il se soucie médiocrement de la neige, car, par instants, sa figure franche d'ancien troupier s'éclaire d'un léger sourire bon enfant. Ses moustaches, engivrées, se hérissent, et quelques flocons, retenus dans les poils en broussailles, s'en échappent, tandis qu'il secoue son caban de l'air frileux d'un oiseau qui agite ses plumes humides sur une branche.

Huret pense à la lettre qu'il porte dans son sac. Comme elle vient de loin, cette petite lettre !... et comme elle va faire plaisir à ceux qui l'attendent là-bas, derrière le coteau embrumé !... Songez, ce sont deux pauvres vieux qui n'ont qu'un fils. Toute leur affection s'est donc concentrée sur lui. Il resta sous le toit qui abrita son enfance, il cultivera ce sol qu'ont arrosé les sueurs des aïeux, et, la tâche accomplie, il ira dormir sans regret dans l'étroit enclos où dorment tant de générations. Mais les vingt ans sont venus, trop vite, hélas ! Il va tirer au sort. Va, pauvre vielle, il n'échappera pas au malheur. Il amène le numéro 2. Le voilà soldat de marine à Toulon, prenant son sort en patience, écrivant de temps à autre pour demander un peu d'argent, surtout pour avoir des nouvelles de ceux qu'il aime.

Je pars, dit-il naïvement, nous partons pour le Tonkin, un mauvais pays, racontent les camarades qui en reviennent ; quand même, dites bien à tous de ne pas m'oublier.

Depuis cette lettre, plus de nouvelles...

Les semaines, les mois se passent dans une attente anxieuse. Oh ! comme c'est douloureux, cette espérance qui naît avec chaque aurore pour s'éteindre bientôt dès le passage du facteur ! Tous les matins, ils sont là, les deux vieux, le guettant du seuil de leur porte, et, quand ils l'aperçoivent de loin :

— Hé ! Huret, y a-t-il quelque chose rapport à nous ?

Et le facteur fait un signe de la tête : rien.

Hier, ça été encore plus lamentable que d'habitude. La mère poussait des cris à fendre l'âme, se cognait contre les murs, désespérée, tandis que son homme, la tête basse, s'essuyait les yeux du revers de sa main calleuse, car il sentait, lui aussi, les larmes gonfler ses paupières. Mais aujourd'hui, la voilà, la petite lettre... Elle est dans le sac de cuir.

Et Huret, malgré le vent et la neige qui retardent sa marche, avance toujours... S'il pouvait courir !...

Pourtant, dire que sa femme avait essayé de le retenir :

— Pour une lettre, une seule, tu la porteras bien demain, va. Ce n'est pas un temps à mettre un homme dehors.

Mais il n'avait voulu rien entendre, et après avoir bouclé ses guêtres en cuir jaune, s'être enveloppé dans son large caban bleu de ciel, il était parti avec un bon courage...

Son esprit revole vers son intérieur si propret et si chaud. Il se voit, comme deux heures auparavant, mangeant au coin de la table son assiettée de soupe, tandis que sa femme, assise à ses côtés, allaite son plus jeune qui se débat comme un vrai diablotin. L'aîné, un garçonnet de quatre ans, taquine le chat étendu

---

cie de m'avoir jugé digne de votre confiance, ma cousine, vous n'aurez pas lieu de le regretter.

Elle fixa sur lui un regard reconnaissant, et lui tendant la main :

— Je le crois ! fit-elle simplement.

Puis souriant pour cacher son émotion, elle dit avec vivacité :

— Et les orchidées, Guy !... il ne faut pas que nous les laissions dans l'oubli... Père est très sensible à ce que l'on apprécie sa merveilleuse collection.

— Allons les voir ! répondit le jeune homme avec un soupir, en songeant que nulle fleur n'aurait pour lui le charme et le parfum de cette autre fleur, exquise de tendresse et de fidélité, éclose dans l'âme de Chantal.

XVII

Un télégramme !

Chantal avait pâli à l'apparition du petit bleu présenté à son père sur le traditionnel plateau d'argent.

C'était cependant chose fréquente dans la maison du banquier que la réception d'une dépêche. Bien que d'ordinaire elles fussent plutôt adressées aux bureaux, il se passait peu de semaines où M. de Verneuil n'en reçut une ou plusieurs à son domicile privé.

Pourquoi donc celui-ci impressionne-t-il particulièrement la jeune fille ?... Elle n'aurait pu l'expliquer. Depuis la conversation qu'elle a eu la semaine précédente, avec son cousin et l'oncle Georges, à propos de son fiancé, elle vit sans se l'avouer dans l'attente continuelle et dans l'espoir irraisonné d'un événement quelconque qui rendrait Gauthier à son affection.

— Ce ne peut cependant être de lui ! se dit-elle faisant effort pour recouvrer son calme.

La voix de son père la confirma dans cette pensée.

— Guy, c'est à vous que ce pli est adressé.

Le jeune homme étend la main, et promenant autour de lui un regard circulaire :

— Vous permettez ?... demanda-t-il en ouvrant le télégramme.

Sa physionomie reflète une vive satisfaction tandis qu'il prend connaissance du message.

— Il est dit que je verrai les cinq parties du monde ! exclama-t-il joyeusement.

— Encore un grand voyage, Guy ? Je croyais que vous y aviez à tout jamais renoncé, remarqua M. de Verneuil d'un accent moqueur.

— Je le pensais aussi, mon oncle ! mais je suis en présence d'une occasion unique. Cette mission scientifique dans l'Afrique occidentale, dont j'avais obtenu de faire partie, vient d'être remise en question. Elle avait été abandonnée momentanément, ainsi que je vous l'ai dit, par la mort imprévue de son organisateur ; mais le comte de L... a légué sa fortune à la Sociéfé Géographique, à la condition absolue que l'expédition projetée s'effectuera dans les six mois qui suivront l'ouverture du testament.

devant le feu... Tout en marchant, il revoit la scène dans tous ses détails, sans s'occuper du vent ni de la neige qui tombe plus serrée de de minute en minute. Puissance de l'imagination ! Il entend encore chantonner la marmite dans laquelle bout la pâtée du porc qu'ils vont suivant la coutume dauphinoise, saigner la semaine de Noël. Et il rêve de son chez lui... Comme il doit faire bon, là-bas ?...

Le vent redouble, la neige tombe plus pressée, plus lourde, et Huret n'avance qu'à grand peine. Il sent le froid qui le pénètre jusqu'aux os : ses jambes se raidissent, une épouvante vague s'empare de lui. La neige l'aveugle, et il reste, par moments, immobile, ne sachant plus s'il doit avancer ou reculer. Il ne voit, devant ses yeux qui clignotent, que le papillotement incessant des flocons. Il tremble de froid et aussi de terreur. Va-t-il mourir là, dans cette tempête ? Des histoires d'hommes ensevelis sous les neiges lui reviennent en foule, sans ordre, à la mémoire. Il se sent abandonné, un cri d'angoisse s'échappe de ses lèvres glacées :

— Au secours !... au secours !...

Il entrevoit, par les courts instants de répit, une maison placée à peu de distance, que l'on dirait enfouie, écrasée sous la neige, et il tend les bras vers elle ainsi que le marin en détresse apercevant dans le lointain la mâture d'un navire.

Un aboiement se fait entendre... Il écoute, il attend...

Quelqu'un viendrait-il de son côté ? Serait-ce le signal du secours ? Mais non, personne ne vient. Ce n'est qu'un long hurlement d'effroi, le cri sinistre d'un chien qui se lamente dans le lointain.

Pourtant, il marche encore, le cerveau en feu, les yeux agrandis par l'épouvante. De nouveau, de toutes ses forces, cette fois, il crie :

— Au secours ! au secours !

Et ce cri désespéré s'éteint, étouffé par les bruits lourds, écrasants, de la tourmente. Alors, vaincu, il n'essaye plus même de lutter. Le vent l'entraîne, il tombe sur les genoux ; ses tempes battent, il entend seulement à son oreille comme un bourdonnement de guêpes qui s'accentue de seconde en seconde.

Mais voilà que, tout à coup, dans sa tête en feu, surgit le souvenir de sa famille qui l'attend au coin de l'âtre. Sa femme, ses enfants — ce petit monde qu'il nourrit de son dur labeur, — il ne les reverra donc plus jamais, jamais.. Est-ce possible, cela ? Il se relève. Il veut vivre, vivre pour ses pauvres petits. Que deviendraient-ils sans lui ?

Et il retrouve toute son énergie, et il avance encore, courbé en deux, malgré l'ouragan de plus en plus furieux. Maintenant la neige lui monte jusqu'aux genoux, ses dents claquent, mais une pensée le soutient : les petits !

Miséricorde ! le sol manque sous ses pieds, il glisse, il roule, et devant ses yeux passe, rapide comme l'éclair, la vision inexprimable de la mort. Un cri, un seul cri, brusquement coupé, et Huret disparaît dans un ravin.

. . . . . .

Et la neige tombe, tombe encore, recouvrant, comme un linceul d'hermine, cette humble victime du devoir.

III

A l'entrée du village, dans une petite maison, une figure anxieuse de femme, collée contre les vitres engivrées, regarde le chemin par lequel doit revenir son mari. Elle tient dans ses bras son plus jeune qui tapote le carreau de ses petits doigts. A côté d'elle émerge une tête blonde : c'est l'aîné qui comprend déjà et qui dit :

— M'man, pourquoi le papa ne revient-il pas ?

Mais le bébé, réjoui par les flocons qui amusent son œil, tapote de plus belle la vitre, ses cris retentissent joyeusement dans la maison.

Pauvre enfant ! il sourit à la neige qui tombe...

EUGÈNE DEVRETON.

Le Bétail cet hiver

Cet hiver, le bétail devra être l'objet de soins ordinaires comme les autres années et aussi de soins extraordinaires, puisque la provision habituelle de foin et autres aliments, fait un peu défaut.

Comme chaque année, il y a donc lieu de se préoccuper d'abord du logement du bétail.

Logement du bétail

S'il nous fallait vivre dans une atmosphère, infestée de miasmes, pénétrée d'humidité, avec peu d'air, et dans une température tantôt refroidie à l'excès, le meilleur tempérament n'y tiendrait pas.

De même pour les animaux, avec cette circonstance aggravante pour eux, qu'ils vivent à l'attache, et par conséquent ne sont pas libres d'aller se donner de l'exercice hygiénique.

On s'imagine trop que les animaux jouissent d'une constitution à l'épreuve de ce qui tue les hommes et quand ils deviennent malades, on va trop souvent en chercher les causes loin de leur logement.

Que l'étable soit saine, établie sur un sol préservé de l'humidité en la manière qu'il convient suivant le cas. En Suisse, les animaux à l'étable reposent sur un plancher, et leurs urines s'écoulent en dessous. L'idée n'est pas mauvaise ; sans l'appliquer à la lettre, il importe que le sol de l'étable se trouve un peu surélevé et que les urines n'y séjournent pas.

Il y a lieu aussi, surtout en hiver, de fournir une abondante litière surtout pour la nuit. Vaut-il mieux enlever le fumier tous les jours ? Ceux qui en ont l'habitude ne s'en plaignent pas. Cependant la raison alléguée par d'autres a peut-être bien sa valeur ; le fumier fait matelas et maintient de la chaleur. Par conséquent, a-t-on besoin de ce fumier « pour faire matelas » faute de litière suffisante, et aussi pour augmenter la température ambiante ? Si oui, tolérons le vieil usage de laisser le fumier quelques jours sous les bêtes. Mais alors, il faudra d'autant plus assurer d'écoulement des urines et la bonne aération des étables ou écuries.

Voyez-vous les pauvres bêtes obligées de respirer nuit et jour les miasmes du fumier en place de l'air pur qu'elles s'ingurgitaient à pleins poumons au pâturage ?

Une fenêtre un peu haut placée, une ouverture au bas de la porte, et une autre vers le haut qu'on puisse ouvrir et fermer à volonté, voilà qui permet d'entretenir l'aération ; éviter que le courant d'air frappe directement une ou plusieurs bêtes, d'ailleurs, pendant le jour surtout s'il y a du soleil on ne manque pas d'ouvrir les portes toutes grandes, ne serait-ce que pour le pansage, et c'est même cette nécessité qui fait que les animaux peuvent renouveler leur provision d'air dans les étables les plus mal tenues.

Contre le froid ? Peu de chose est nécessaire, car dans une étable à peu près garnie la chaleur dégagée de chaque animal suffit pour maintenir la température à un degré suffisant. Cependant, on fera bien de boucher hermétiquement les ouvertures qui sont au Nord, et aussi d'abriter les portes par des hangards improvisés, en forme semi-circulaire, le dos tourné contre le vent du Nord.

Avec cela, s'il est possible d'entretenir la respiration cutanée par quelques coups d'étrille, ou plutôt de brosse, les animaux seront dans des conditions d'hygiène très suffisantes. Après tout, il n'y a aucune nécessité de transformer une écurie en salon. En agriculture faire bien suffit, faire trop bien, est d'un luxe coûteux et inutile.

Alimentation

D'abord l'eau, puisqu'il en faut partout, dans le boire et dans le manger.

La plupart des maladies viennent par l'eau ; en toute saison elle ne doit être ni corrompue ni trop crue, c'est à dire sortant immédiatement d'un puits, et n'ayant pas été aérée, elle ne doit pas être non plus trop froide. La bonne température est celle du milieu où vit l'animal, alors, il n'y a pas de danger de fluxion de poitrine. C'est pour cela qu'on a généralement la bonne habitude de faire séjourner l'eau de boisson pendant quelques heures dans les étables ou écuries.

Pour les vaches laitières et les bêtes à l'engrais, il y a avantage à donner à boire

---

— Et vous partiriez quand, en ce cas ? interrompit dolemment Mme de Verneuil.

— Oh ! très promptement, ma chère tante, je dois être après-demain matin à Toulon.

— Votre comte de L... eût bien plutôt dû vous faire explorer les bords de la Néva que ceux du Niger, murmura-t-elle ; vous auriez pu au moins me donner des nouvelles de Luc.

— Et nous aurions eu moins chaud que nous n'aurons ! répond le jeune homme souriant de cette boutade.

— Vous feriez mieux encore de rester en France, je suis sûr que notre pays compte de bien beaux sites que vous ne connaissez pas !... pardon, je me rétracte, je ne songeais plus que c'est l'amour de la science qui vous attire et non une vulgaire curiosité, fit à son tour le baron.

Le banquier examine le visage de sa fille, sur le visage de laquelle pas un muscle n'a bougé à l'annonce de cette nouvelle.

— Elle n'aime pas son cousin comme j'aurais été heureux qu'elle l'aimât, cela est clair ! se dit-il. Et si Guy n'a pu lui plaire c'est qu'elle aime toujours l'autre !

Il observe maintenant, avec un mélange de compassion et de remords, la taille de Chantal affaissée comme un lys sous l'orage, le cercle bleuâtre qui souligne ses yeux et les fait paraître trop grands pour son mince visage, et il frémit intérieurement à la pensée qu'il a pu se tromper en frappant Gauthier.

Lorsqu'un instant après la jeune fille passe, se disposant comme chaque soir à servir le thé, il met un bras autour de sa taille, et la force à s'asseoir tout près de lui sur le canapé, puis la regardant avec tendresse :

— N'y aura-t-il que ma petite Chantal à ne pas conseiller à son cousin de changer le but de son voyage ?... demanda-t-il en plongeant une main caressante dans le nuage d'or pâle qui nimbe sa tête charmante.

(*A suivre.*)